Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1900)
Heft: 127

Artikel: Notes et remarques
Autor: Nicol, Jean jaques Joseph
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-249894

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 10 juin 1900 N° 127 Troisième année

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 27me année | **Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS** | 27me année *LE PAYS*

NOTES ET REMARQUES

DE

Jean Jacques Joseph Nicol

cordonnier, bourgeois de Porrentruy.

1757-1771
1795-1809

(Suite).

1796

Nons voilà au 7 janvier 1796, et nous sommes aussi avancés avec la guerre qu'auparavant. Tout est d'un prix excessif, et les ouvriers se trouvent sans travail, le plus souvent sans pain.

Dans le temps que l'on récoltait les pommes de terre, et même trois semaines auparavant, les soldats allaient les prendre dans les champs,avec les raves, les carottes, les choux etc. Tout leur était bon. Il a donc fallu récolter toutes les denrées avant qu'elles ne soient mûres. Maintenant on vole les pommes de terre, les raves, les carottes, les choux qui sont enterrés dans les jardins, et celà impunément. On est dans la plus grande misère, sans travail et sans argent!

Le 6 janvier Joseph Stahl cordonnier, ci devant des douze du corps des Cordonniers, est mort subitement à Ferrette.

10 janvier. Le penal de bon grain se paye quatre livres cinq sols, argent de Bâle; le penal de méteil deux livres dix sols; le penal d'avoine une livre cinq sols; le penal de pommes de terre une livre de Bâle; la livre de beurre douze sols; la livre de saindoux douze livres six deniers; la douzaine d'œufs huit sols. Enfin, tout est en proportion, et tout le monde est sans argent, et les ouvriers sans travail. Voilà notre liberté, mourir de faim!

Le 11 Février la femme Rougemont est morte en citoyenne et républicaine.

Le 16 Février, L'hoste, messager du Prince est décédé.

Le 22 Février, jour de la foire, la femme de mon frère Henri est morte du catarrhe (d'apoplexie) chez Petitrichard.

Ignace L'hoste, maréchal et ci devant conseiller de ville est décédé le 6 Mars d'une pleurésie.

La France et l'Empereur d'Autriche ont fait une suspension d'armes pour trois mois, savoir de Décembre 1795 à Mars 1796. L'Empereur a offert de rendre les quatre Représentants du peuple arrêtés en Allemagne, (*) si on lui rendait le dernier enfant de Louis XVI, qui est une fille âgée de 17 à 18 ans, retenue enfermée à Paris. La France a rendu cette princesse à Bâle pendant la fête de Noel 1795, et l'Empereur a rendu les quatre Représentants. A sept heures du soir, les Réprésentants entraient dans Bâle, et la princesse sortait de cette ville par le pont du Rhin pour prendre la route d'Allemagne. Il y avait quatre à cinq cents cavaliers qui l'attendaient pour la conduire à son premier logis. Quand elle a passé a Bâle, les rues étaient illuminées.

Entre le 10 et le 12 mars 1796, la fille de Theubet dit « de Pique » qui a été ursuline à Delémont pendant cinq ans, et qui avait fait tous ses vœux, ayant été renvoyée à la maison comme les autres, après la suppression des couvents, est devenue si mondaine qu'elle s'est adonnée à un certain Ador, originaire de St Hyppolithe, gendre d'Henriat ancien officier dans les Gardes Suisses. Elle est accouchée d'un enfant, le 10 ou 12 mars 1796.

Voilà un effet de la liberté!

(*) C'étaient Beurnonville, et les Représentants du peuple à l'armée du Nord, livrés au prince de Cobourg par le général Dumouriez lors de sa défection, en 1792.

10 mars. La première qualité de grain se vend trente batz le penal; toutes autres denrées se vendent comme auparavant. On est totalement sans argent. C'est une misère que de vivre.

Beaucoup de monde se rendait à la chapelle de l'hôpital pour y prier: celà dura pendant neuf mois. Tout à coup, pour le dimanche de Quasimodo, en avril 1796, il a été entièrement défendu de s'y assembler. Les gendarmes s'y sont transportés pour disperser les personnes qui s'y réunissaient pour prier; ils ont fait sortir tout le monde de la chappelle. Le dimanche suivant il a été permis de faire ces prières, mais pas à la chapelle de l'hôpital: c'était parce que le bon Dieu était dans le saint ciboire. Il fut donc permis d'aller à l'église paroissiale de St Pierre qui avait été profanée de toutes les manières; autrement, on voulait la démolir, ou la convertir en écurie ou en magasin, comme on a fait de l'église des Jésuites. Les gens se rendent maintenant dans cette église paroissiale, plutôt que de la voir démolir tout à fait. Personne ne peut faire ses pâques.

Il faut toujours loger beaucoup de soldats: il y en a je ne sais combien de mille dans notre province.

Le 13 avril 1796, dix maisons ont été incendiées à Chevenez, sur le Mont, vers sept heures du soir: une paire de bœufs y a péri. Le vent de Lorraine soufflait fort et il gelait beaucoup: la glace avait trois à quatre doigts d'épaisseur. Voilà des gens bien à plaindre, sans aucune ressource.

M. Pallain ci-devant capitaine dans le régiment du Prince au service de France, est mort à Dornach le 18 avril.

Nous voilà aux derniers jours d'avril. Le pays est rempli de soldats.

Le penal de pommes de terre se vend de dix

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 25

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Le comte de Ruloff suivait les allées enfoncées sous les ombrages, et serpentant comme des ruisseaux autour des massifs; puis, tout à coup, il s'arrêtait, hésitant; quittait le parc Monceau, et venait devant l'habitation de la malade! Il n'osait pas sonner; il ne voulait pas montrer aux domestiques, son visage pâli, que creusaient de rides profondes, ses nuits d'insomnie et de remords. Il guettait le docteur, qui, chaque jour, venait à cette heure même.

Timidement, il s'approchait, et d'une voix altérée:

— Comment est-elle? Espérez-vous la sauver?

Et le docteur répondait sèchement:

— Je ne puis rien dire; la blessée est entre la vie et la mort; son existence tient à un fil.

Et Boleslas reprenait sa marche insensée à travers le grand Paris.

Il espérait que, sous le poids de la fatigue, ses remords allaient enfin s'engourdir. Il ne rentrait qu'avec le soir. Comment supporter le supplice d'une nouvelle nuit sans sommeil.

Une pensée lui vint: forcer ses paupières à se fermer par l'absorption de liqueurs fortes. Souvent il s'était ainsi étourdi, quand ses pertes au jeu avaient été trop écrasantes. Quand on est las de songer, on boit et l'on dort, et quand on dort, on oublie.

Il sonna, et se fit apporter un flacon d'absinthe. On en mettrait le prix sur sa note, il solderait ses dépenses au bout de la quinzaine.

Le domestique se retira; et, fièvreusement, le comte de Ruloff emplit son verre.

Ce qu'il voulait, ce qu'il demandait, ce n'était pas l'excitation de la demi-ivresse; mais le sommeil sans mémoire, l'abrutissement, le coup d'assommoir sur la tête; le sommeil de plomb, sans un rêve: comme c'était long à venir...

Une seconde fois la main tremblante du malheureux versa, dans le verre, la liqueur brûlante, et ce fut le foudroiement. Il tomba comme une masse sur son lit, la face perdue dans les oreillers.

Toute la nuit il cuva son ivresse.

Et, à dater de ce jour, dans les yeux de ce viveur tombé au fond du gouffre, dans ces yeux qui, jadis, avaient été si beaux et où riait la lumière, s'établit une stupeur qui n'en devait plus sortir.

Il avait abandonné ses courses à travers Paris; il ne se rendait même plus avenue Vélasquez pour guetter le docteur; il oubliait que sa quinzaine à l'hôtel s'achevait, et que, bientôt,